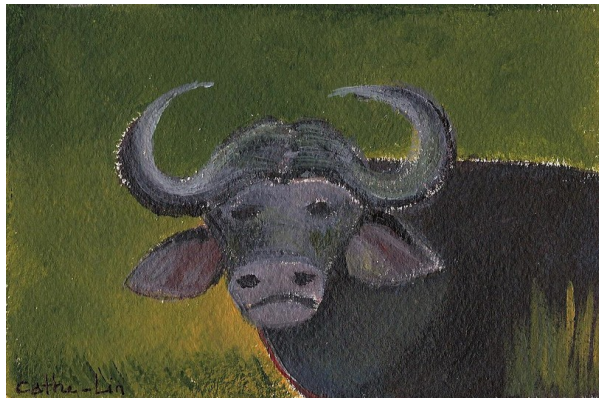


Philippe PARROT

Auteur

Catherine COLLIN

Illustratrice



Entre deux mondes

Aux chemins de traverse

Du même auteur :

Vénus a deux visages

S COM HOM

Forestius, entre ciel et terre

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de l'illustratrice est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Entre deux mondes

Un vol haut en couleurs

Sans qu'elle s'en rendît compte, le signal lumineux à l'avant de l'appareil s'était allumé. Le *Fasten your seatbelt. Please, no smoking* clignotait maintenant dans l'obscurité, petit éclair rougeoyant et béni qui annonçait la fin du voyage. Il était temps.

Abrutie par huit heures de vol, coincée entre des accoudoirs qui bloquaient ses hanches et des fauteuils qui entravaient ses jambes, Sarah étouffait malgré les bouches d'aération qui ventilaient un air frais. Percluse de tous ses membres — avec des crampes qui la tiraillaient aux cuisses, aux épaules, au cou et des fesses qui regimbaient contre un aussi mauvais traitement — sa carcasse tout entière allait implorer pour libérer l'énergie emmagasinée au fil de la journée. Même ses seins, pourtant dispensés du carcan d'un soutien-gorge, la gênaient, gonflés et douloureux. Le visage tendu, les mâchoires crispées, avec de brèves mais intenses contractions derrière la nuque, voilà des heures qu'elle attendait cet instant, rêvant à la douche froide qu'elle prendrait dès son arrivée !

Entre deux mondes

Elle se sentait si sale depuis que la sueur avait imprégné ses vêtements, si sale depuis que cette pellicule grasse, transformée en un masque luisant, s'était incrustée sur son visage ! Son odyssee touchait heureusement à sa fin, comme la lumière rouge intermittente l'attestait.



[Auteur Philippe Parrot](#) – 2

Entre deux mondes

Sarah s'apprêtait à découvrir l'Afrique, toujours entre deux mondes, après avoir abandonné la vieille Europe. Incapable de formuler une pensée après cet interminable périple, son esprit sombrait dans une hébétude bienvenue quand elle fut tout à coup tirée de sa torpeur par le choc brutal de sa tête contre le dossier. L'avion venait de virer sur la droite pour amorcer sa descente. Plusieurs voyageurs s'agitèrent sur leur siège à la soudaine inclinaison de l'appareil qui fit perdre l'équilibre aux hôtesses encore dans l'allée. Sarah ne bougea pas, les yeux rivés sur le hublot et l'opacité des ténèbres où quelques étoiles solitaires scintillaient déjà. Nul n'apercevait les lueurs fantasmagoriques de la ville.

Pourtant, lorsque l'avion vira de nouveau, des milliers de lumières jaunâtres apparurent brusquement sous les ailes, vaste étendue lumineuse perdue dans la nuit environnante, havre de paix accueillant où les reflets argentés d'un fleuve large et sinueux miroitaient. Peu à peu, à voir les innombrables taches incandescentes occuper son champ de vision, Sarah se convainquit que Bangui était une ville très étendue où elle pourrait flâner durant plusieurs semaines avant d'en connaître les moindres coins et recoins. C'était l'assurance, sous un soleil de plomb, de joyeuses errances...

Entre deux mondes

Le biréacteur survolait à basse altitude la périphérie de la capitale et les passagers distinguaient l'éclairage des avenues, des buildings, des cases et des quartiers qui quadrillait l'agglomération d'un jeu bigarré de guirlandes étincelantes. Quand il amorça un dernier virage pour se présenter face au terrain, les voyageurs furent privés du spectacle féerique qu'offrait à leurs yeux émerveillés Bangui assoupie dans la nuit tropicale. Et, à la secousse qui ébranla la carlingue, chacun comprit que l'appareil venait de se poser. Au milieu du rugissement des moteurs qui freinaient l'élan du mastodonte, Sarah vit défiler, une à une, les balises rouges encastrées dans l'asphalte. Le long courrier s'engagea en bout de piste sur une voie latérale pour gagner son aire de stationnement, tout près du bâtiment central de l'aéroport qui se profilait dans l'obscurité.

De longues secondes s'écoulèrent avant que le Boeing ne s'immobilise enfin, à la satisfaction des passagers qui trépignaient d'impatience. Les réacteurs venaient à peine de s'arrêter qu'une hôtesse se dirigea vers la porte arrière pour l'ouvrir. Sarah fut alors submergée par une vague d'air chaud qui s'engouffra dans l'habitacle, si brutalement que tous les voyageurs furent saisis par le souffle des Tropiques. Souverain, le soleil d'Afrique étendait son empire et sa puissance même au-delà du jour, dans la nuit...

Entre deux mondes

Les touristes surpris déboutonnaient leur col de chemise pour mieux respirer, à croire qu'emmagasinée durant le jour l'énergie de l'astre était restituée le soir venu au centuple. Sarah qui ne s'attendait pas à une telle fournaise suffoquait. La chaleur qui se glissait entre ses vêtements pesait sur ses épaules, oppressait sa poitrine et ramollissait ses jambes. Engoncée dans son jean qui lui collait à la peau, quand elle comprit qu'elle devrait affronter pareille étuve, elle se rassit pour recouvrer des forces et faire face à l'assaut, incapable d'avancer d'un pas. Les touffeurs africaines pénétraient insidieusement les cœurs, brisaient les volontés et marquaient prématurément hommes et femmes pour que leur allégeance soit totale, définitive et irrémédiable. Certains s'agitaient néanmoins à droite et à gauche : des *petits* pour récupérer leurs bagages suspendus dans les casiers ; des *maniaques* pour fureter dans les coins et s'assurer qu'ils n'oublieraient rien ; des *anxieux* pour rassembler leur famille dispersée ! Un mouvement irrésistible entraînait les gens vers la seule issue ouverte, malgré le tohu-bohu. Et tandis que l'avion se vidait, Sarah restait prostrée sur son siège, nullement impatiente de descendre, attendant pour prendre ses affaires que l'allée centrale se libère. Elle dévisageait un à un ces inconnus qui se bousculaient et qu'elle ne reverrait peut-être jamais.

Entre deux mondes



De splendides africaines, la tête enrubanée dans une étoffe aux plis savamment disposés — ceintes d'un ample boubou aux couleurs chamarrées, rehaussé à l'encolure de broderies d'or — laissaient entrevoir, par les profondes échancrures des côtés, un soutien-gorge d'un blanc virginal qui tranchait avec leur peau et un pagne bariolé qui enserrait leurs hanches. La grâce naturelle de leur port ravissait Sarah qui enviait la beauté de ces femmes-ébènes, vénus callipyges que la nature avait si généreusement modelées.

— Tout l'inverse de moi ! songeait-elle.

D'autres hélas, vieillies prématurément par des maternités successives, courtaudes et obèses, vacillaient, emportées par leurs chairs qui débordaient en bourrelets au travers du vêtement. Matrones décaties, derrière leurs fesses énormes qui tanguaient à

Entre deux mondes

chaque pas, une kyrielle de mômes suivait qui n'avaient d'yeux, au milieu de cette marée humaine, que pour cette excroissance, promontoire rassurant du giron familial. Habillés à la mode occidentale et endimanchés comme des garçons d'honneur, les gamins au crâne rasé profitaient de la bousculade pour taquiner leurs sœurs, petites filles modèles vêtues de blanc et coiffées de tresses. À quelques pas, fermant la marche, au sérieux qu'affichait leur visage, à l'air guindé que prenait leur allure — raides comme des majordomes dans leur costume *trois pièces* — Sarah devinait là les maris, hauts fonctionnaires de retour de mission, regagnant la mort dans l'âme leur pays. À l'opposé, il y avait le joyeux cortège des coopérants qui, en chemisettes et pantalons de toile, parlaient fort, riaient aux éclats, heureux de retrouver, les congés terminés, leur pays d'adoption. Et Sarah était des leurs aujourd'hui.

Elle était toujours affalée sur son siège et observait cette foule bigarrée d'européens qui se défoulaient bruyamment après ces longues heures de vol. Elle n'éprouvait pour sa part ni cet enthousiasme débridé ni cette juvénile insouciance. En effet, hormis quelques clichés glanés au hasard de reportages qui l'avaient sommairement renseignée, l'Afrique ne représentait rien à ses yeux qui puisse justifier de tels débordements. Ce continent évoquait au contraire dans son esprit l'esclavage, la colonisation, le sous-développement, les

Entre deux mondes

dictatures, bref une somme d'informations assez sombres engrangées au fil de ses lectures. Aussi présentait-elle que cette approche trop intellectuelle du monde noir ne pouvait en aucun cas remplacer des impressions vécues, seules capables d'expliquer l'engouement de ses compatriotes.

En somme, l'Afrique n'était pas encore enracinée dans son passé, dans son cœur, dans sa mémoire pour susciter autant d'émotions.

Quand les derniers passagers eurent quitté leur place, elle se leva à son tour pour leur emboîter le pas. Debout à côté de la porte, l'hôtesse esquissa un ultime sourire quand elle s'approcha, sourire de convenance qu'elle exécutait sans prêter attention au voyageur si gentiment congédié. Elle n'avait de toute évidence qu'un seul désir : cesser de materner ses protégés et terminer au plus vite sa journée de travail ! Sarah qui rendait la politesse, excusait cette amabilité de façade qui cachait mal une grande lassitude. D'autant qu'à cet instant, elle-même ne songeait plus qu'à poser le pied sur le sol africain.

Entre deux mondes

Premières impressions

L'escalier métallique, tracté quelques instants auparavant par une fourgonnette venue se coller aux flancs du Boeing, bringuebalait à chaque pas. Mal à l'aise sur cette construction rongée par l'humidité et disjointe par le soleil, Sarah descendait rapidement pour suivre les passagers qui se dirigeaient vers le bâtiment central de l'aéroport. L'édifice, situé à quelques centaines de mètres et éclairé par d'innombrables néons qui répandaient une lumière crue, trouait la nuit environnante de lueurs incandescentes. Sur le toit, aménagé en une terrasse qui surplombait la piste d'atterrissage, parents et amis se pressaient en une masse compacte d'où une tête émergeait parfois. Hélas, malgré leur enthousiasme, du terre-plein où les voyageurs se trouvaient, il était impossible de distinguer quiconque, a fortiori de reconnaître un proche. Seules des ombres chinoises aux contours incertains se profilaient sur le noir horizon de la nuit.

Sarah se lassa vite du spectacle de ces êtres fantomatiques. Elle détourna ses regards de ce théâtre de pantomime pour s'intéresser à l'étrange haie d'honneur qui l'accueillait. Craignant sans doute que des touristes ne profitent des ténèbres pour disparaître, des militaires en treillis canalisèrent les voyageurs vers le hall

Entre deux mondes

réservé aux contrôles de police. À la vue des sbires de Bokassa en tenue de combat — en guise de fleur à la boutonnière une baïonnette au bout du fusil ! — Sarah sentit tout à coup sa gorge se nouer. Si les expressions *couvre-feu*, *régime militaire*, *état totalitaire* avaient toujours évoqué dans son esprit des drames lointains qui offraient aux intellectuels l'occasion de polémiquer ; si les médias avaient toujours gommé le tragique des événements pour les réduire à un spectacle, ici, en Afrique, face à ces soldats, elle ressentait pour la première fois la poignante atmosphère des dictatures. Les mots *angoisse*, *peur*, *meurtre*, *arrestation* prenaient brusquement corps devant les mines patibulaires de ces militaires qu'elle sentait obtus et prêts à tout. Encore avait-elle la chance d'être blanche et de bénéficier à tout moment du soutien d'une ambassade toute-puissante ! Mais l'africain lambda, que pouvait-il espérer ? Rien, sinon obéir et se taire, à la grande joie du *Père Ubu* de Centrafrique...

Sarah s'était fondue dans la foule, dégrisée par cet accueil trop spartiate à son goût. Dans une mêlée indescriptible, des notables africains, fiers des privilèges accordés à leur rang, brandissaient avec ostentation leur passeport diplomatique pour se frayer un passage parmi les coopérants et les anciens colons qui obstruaient la porte d'accès aux Douanes. Ombres d'hommes, Sarah reconnaissait ces vestiges des temps héroïques : *la Coloniale* à leur visage par-

Entre deux mondes

cheminé, tanné comme une vieille peau et qu'éclairait encore, dans leurs yeux enfoncés, la flamme vacillante de leur amertume. Pitoyables avec leur corps grêle et délabré, miné par les excès d'une vie sous les Tropiques, ces êtres d'un autre âge ployaient sous le poids de leur existence, vaincus par le temps et l'histoire qui leur avaient ravi, sans espoir de retour, leur jeunesse et leurs biens. Ils attendaient avec l'air abattu de chien errant, désabusés, le bon vouloir des autorités, de ces fonctionnaires détenteurs aujourd'hui de leur pouvoir d'hier et qu'ils considéraient toujours comme des « nègres ». Et, dans le regard que ces *petits blancs* dardaient sur les nouveaux maîtres, Sarah devinait, malgré l'amabilité factice de leurs attitudes et la servilité obséquieuse de leurs propos, la profondeur d'un mépris indicible, baume ultime de leur orgueil blessé.

Étrange et bigarrée que cette foule oublieuse des haines d'autrefois qui vibrait à l'unisson dans la bousculade avant de regagner sa résidence et ses *boys*, sa case et sa tribu ! Étreintes désordonnées, accolades tumultueuses, brassage contre-nature... de peaux noires, de peaux blanches, rugueuses ou douces, qui se confondaient étroitement... de ventres d'hommes, de ventres de femmes, adipeux ou féconds, qui se heurtaient bord sur bord... de croupes de matrones, de culs de messieurs qui se pressaient l'un l'autre dans la cohue... de hanches pointues, de tailles fringantes qui se glissaient, mutines, toujours entre des

Entre deux mondes

cuisse... de seins exquis et rebondis qui débordaient, tout écrasés, de soutiens-gorge déjà défaits... de mains de femmes et délicates, de mains de mâles et dans la hâte, qui s'agitaient, prêtes à frapper, à quémander ou exiger... de coudes noueux, trop batailleurs, qui s'enfonçaient dans des poitrines qui rechignaient... de pieds guerriers, bien conquérants, qui écrasaient comme à plaisir, frêles et fragiles, d'autres chevilles...

Oui, dans cette jungle humaine pousser, étouffer, écraser s'avéraient nécessaires pour qui voulait accéder au plus vite, dans la chaleur de cette promiscuité animale, dans les tressaillements de ces chairs en transe, à la large avenue, de l'autre côté des isolements, qui se perdait dans la nuit, en direction du centre ville !

Sarah parvint enfin à l'intérieur du bâtiment, dans la zone d'embarquement réservée aux contrôles de police. À l'instar des aéroports européens, le hall prétendait offrir aux voyageurs élégance et confort. Pourtant, malgré les dalles de marbre qui brillaient sous les lumières, Sarah devinait un laisser-aller évident envahir cette antichambre de la Centrafrique. Les surfaces vitrées, jadis transparentes, viraient aujourd'hui à l'opaque, couvertes d'une couche de poussière plaquée là par le vent. À leur pied, dans des bacs ébréchés, des plantes grasses végétaient avec leur cortège de tiges cassées et de feuilles racornies, faute de soins et d'eau. Ces détails ne gênaient heureusement personne et faisaient

Entre deux mondes

même sourire. Par contre, le visiteur trouvait son premier contact un peu rude s'il s'asseyait sur les fauteuils disposés entre les baies et les isoloirs. Ces sièges aux formes modernes, autrefois confortables, agonisaient à cette heure. Recouverts d'un tissu de velours bleu, quand ils n'étaient pas déchirés sur les côtés par quelque malveillance ; quand les accoudoirs n'étaient pas lustrés par



des mains grasses ou brûlés par des mégots ; quand les dossiers n'étaient pas maculés, à hauteur de tête, par le poudroïement de centaines de pellicules, il pouvait encore juger de l'état déplorable du mobilier à d'autres signes évidents de vieillissement. Complètement effondrés, à croire que les ressorts étaient cassés et le rembourrage disparu, un creux profond au milieu du siège témoignait de la pesante honorabilité des der-

Entre deux mondes

rières qui s'étaient affalés là. Aussi, quand le voyageur fatigué s'asseyait sur ces antiquités, son corps recevait le coup de grâce. Le fond du siège s'affaissait et il s'écrasait sur des barres de fer qui meurtrissaient ses fesses tandis que ses épaules enduraient l'armature du dossier que le tissu distendu ne pouvait plus contenir. La réaction était immédiate. L'homme se relevait d'un bond, la mine défaite et le juron à la bouche, pour ne pas subir plus longtemps ce massage douloureux. Il attendait patiemment, contraint de rester debout, passant de temps à autre une main compatissante sur ses chairs endolories.

Sarah regardait les voyageurs s'écouler comme les grains de sable d'un immense sablier, un à un, de la cage de verre de la zone d'embarquement à la cage de verre du hall d'entrée, par l'étroit goulot d'étranglement de la douane où chacun montrait *patte blanche* à la main noire de service, élégamment gantée de blanc. Étrange mesure du Temps que cet insolite mécanisme où, avant de se séparer au gré de leurs tâches et de leurs amours, ces drôles de *grains-de-sable-à-face-d'hommes* s'agglutinaient un instant avant de se disperser aux quatre points cardinaux. Dans cette parodie du *Temps qui passe* où la mort, maîtresse des cartes, pouvait à tout moment abattre son carré d'as, certains hommes jouaient peut-être là leur va-tout. Sous l'œil inquisiteur du douanier, grand prêtre imperturbable, l'inéluctable devenir s'écoulait lentement, au rythme

Entre deux mondes

régulier du flot des passagers qui tombaient entre ses mains et qu'il pouvait broyer, sous prétexte de gripper la machine. Et les minutes s'égrenaient, marquées par le bruit sec et monotone du tampon de police qui s'écrasait sur les passeports, fixant à jamais de son encre indélébile le souvenir fragile d'un instant déjà disparu.

Sarah fut tout à coup interpellée. C'était son tour. Elle tira d'un geste hésitant le rideau et entra dans l'isoloir où une jeune femme chargée de la fouille l'attendait. Petite et boulotte, elle n'inspirait guère confiance avec sa face butée de bouledogue. Vêtue d'une jupe bleue qui dévoilait des genoux cagneux et boudinait un gros cul, elle portait pour masquer une poitrine opulente un chemisier blanc, flanqué sous chaque aisselle de deux auréoles d'un jaune pisseux. Le col fermé par une cravate impeccablement nouée qui descendait jusqu'au nombril, cette caricature de femme était affublée d'une casquette d'officier de police qui lui seyait comme une robe à un pingouin. Pourtant, contre toute attente, le cerbère ne se montra pas aussi vindicatif que son air le laissait présager. Soit qu'elle n'eut aucune conscience professionnelle, soit qu'elle hésita à palper une blanche, après le rituel : *Rien à déclarer ?* elle libéra Sarah qui passa aussitôt à un guichet pour le contrôle du passeport et du carnet de vaccination. Ces formalités accomplies, elle se précipita vers la consigne pour

Entre deux mondes

récupérer sa valise et poursuivre sa route. Encore devait-elle repérer le représentant de l'ambassade venu l'accueillir à l'aéroport ! Était-ce à la fébrilité de son regard qui quadrillait la salle des pas perdus ? Était-ce à son allure d'européenne mal informée des habitudes vestimentaires en pays tropicaux ? Sarah ne le sut jamais. Quoi qu'il en soit, un blanc d'une cinquantaine d'années l'accosta poliment, l'informant qu'il était chargé de la récupérer avec un autre coopérant. Il était habillé d'un pantalon de toile grise et d'une chemisette à manches courtes. Son allure avenante rassura Sarah qui le suivit après la traditionnelle poignée de mains. L'homme était manifestement habitué à ce genre de mission car il dénicha très vite un curieux personnage qui n'arrêtait pas de trépigner sur place, exaspéré par l'attente. Barbu à lunettes, le drôle d'énergumène relevait constamment, d'un mouvement de tête, une mèche de cheveux qui tombait sur ses yeux quand il ne se dressait pas sur la pointe des pieds pour découvrir un hypothétique sauveur au milieu de la foule. Il l'aborda d'instinct. Le coopérant se décontracta aussitôt et tous trois rejoignirent la voiture qui devait les mener à l'hôtel où ils séjourneraient quelques jours, avant de s'installer dans leur logement de fonction.

Entre deux mondes

Au Pays d'Ubu

Le véhicule venait à peine de démarrer que leur guide engageait déjà la conversation, heureux de leur brosser, en quelques mots, la situation du pays. Administrateur des Colonies avant de devenir ce qu'il appelait modestement un *fonctionnaire attaché au Ministère de l'Aide et de la Coopération*, c'était par excellence le vieux briscard d'Afrique qui, à barouder constamment aux quatre coins du continent noir, avait davantage vécu sous les Tropiques qu'en Europe. Très volubile et sûr de capter l'attention des novices par ses révélations, il ne tarissait pas de conter à Jean et à Sarah d'innombrables anecdotes, toutes plus grinçantes les unes que les autres, sur la mégalomanie de *Papa Bok* qui songeait à se faire sacrer empereur ; sur la rapacité de ses ministres qui, malgré leur capacité en Droit, confondaient toujours biens publics et biens propres ; sur les effectifs pléthoriques d'une administration qui sombrait dans la bureaucratie, la corruption et l'impéritie ; enfin sur la servilité d'un peuple, assoupi depuis des lustres dans une léthargie insondable... Ce tableau de *l'état de la Nation*, dressé en quelques minutes par un européen qui semblait bien renseigné, pouvait faire sourire ou frémir. Sarah restait perplexe devant ce réquisitoire brutal qui

Entre deux mondes

condamnait en bloc, sans reconnaître la moindre circonstance atténuante. Elle écoutait donc d'une oreille distraite, assise à l'arrière du véhicule, pendant que Jean engrangeait ces informations qui tombaient, au rythme d'un téléscripneur, à raison d'une ou deux par minute. D'ailleurs, à entendre ce récit cocasse, il était pris parfois d'une frénétique excitation et sautillait sur son siège avant d'opiner par des *Ah bon ! Vraiment ? Incroyable !*, exclamations à la mesure de son étonnement d'entrevoir une telle gabegie dans un pays où il allait vivre et enseigner pendant deux ans.

— Mais que fait la France pour enrayer cet état de choses ? demanda-t-elle soudain, choquée que Valéry Giscard d'Estaing n'y mette le holà.

— Oh, la France, vous savez, elle a bien d'autres chats à fouetter ! D'autant que Bokassa, malgré quelques infidélités passagères avec Kadhafi, est d'une docilité à toute épreuve. Paris préfère du coup fermer les yeux et laisser le chat jouer avec ses souris, même s'il s'agit de bipèdes trop remuants que *Papa Bok* dévore à l'occasion. Regardez ! dit-il en balayant le bras d'un bord de l'horizon à l'autre, nous sommes ici au cœur de l'Afrique, entourés de pays où l'instabilité politique est notoire et où nos alliances peuvent être remises en cause à tout instant. Rien de tel en Centrafrique ! L'ordre règne et, vous pouvez m'en croire, régnera encore longtemps, aussi longtemps que le *Quai d'Orsay* en décidera. La

Entre deux mondes

France a choisi son camp ! Elle soutiendra toujours Bokassa car ce Père Fouettard est le seul garant d'une stabilité politique, absolument nécessaire aux intérêts de notre pays, soucieux de garder le contrôle politico-militaire de cette zone stratégique. V.G.E ne lâchera jamais *Papa Bok*, à moins qu'il n'aille un jour trop loin dans la démesure et la terreur ! Ils entretiennent d'ailleurs d'excellentes relations et chassent souvent ensemble dans les réserves du Nord, concédées entre parenthèses à un parent de Giscard. Comme vous le voyez, nos deux Présidents s'entendent comme deux larrons en foire.

Sarah se lassait de cette conversation qui ne tarissait pas et cherchait le moyen de dissuader ces fins stratèges de faire et défaire la politique des *Grands*. Simples exécutants de desseins dont ils ne pouvaient, malgré leurs renseignements, ni mesurer les conséquences ni cerner le bien-fondé, Sarah souriait de voir ses deux lampistes s'escrimer à changer la face du monde. Leur vanité de simples citoyens portant un jugement sur la politique de leur dirigeant l'irritait au plus haut point. Si elle ne cautionnait pas les agissements de Giscard, elle pressentait néanmoins qu'il était trop facile de condamner des choix dont on assurait la réalisation et dont on tirait de nombreux avantages. En fait, s'ils avaient voulu être en accord avec leurs convictions, aucun d'eux n'aurait dû se trouver là ce soir, mais plutôt dans une quelconque cellule du *Parti*, en train de

Entre deux mondes

militer pour le changement. Ils ne pouvaient à cette heure qu'assumer la responsabilité de *chiens de garde* du néo-colonialisme français qu'ils s'apprêtaient à servir vaille que vaille. Aussi, Sarah se glissa dans la conversation pour faire diversion à ces propos de comptoir, surprise par le spectacle qui défilait devant leurs yeux depuis quelques minutes.

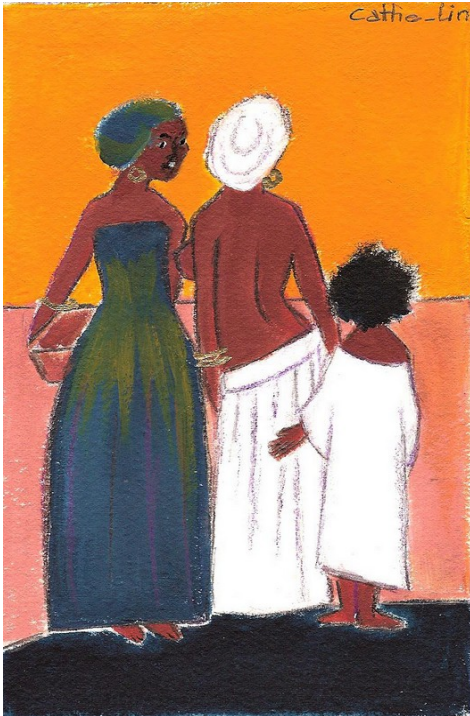
— Dites-moi, que font ces gosses à quatre pattes sur le bord de la route ? Et ces jeunes avec un livre, sous chaque lampadaire ?

— Vous parlez des *godobé* ?

— Pardon !

— Ah ! Oui, j'oubliais, vous arrivez... Vous voyez tous ces mioches qui sont là ! Eh bien, on les appelle des *godobé*. Ils sont à la rue, livrés à eux-mêmes et vivent de mendicité et de vols. La nuit, ils attrapent les énormes sauterelles qui, après s'être brûlées les ailes autour des lampadaires, tombent sur le sol, par centaines, les soirs d'orage comme aujourd'hui. Jetez donc un coup d'œil à leur cou ! suggéra-t-il en ralentissant la voiture pour leur permettre d'observer un groupe d'enfants. Aussitôt saisies, alors qu'elles frétille encore, ils les enfilent en chapelet à la tige d'une graminée, transpercées vivantes à la jonction de la tête et du thorax. Et ces colliers dont ils se parent avec fierté, grouillent alors de dizaines de pattes et d'ailes qui s'agitent frénétiquement dans l'espoir

Entre deux mondes



d'échapper à une mort qui surviendra quelques heures plus tard lorsqu'ils les grilleront sur un brasero. Quant à leurs aînés assis au pied des pylônes, ce sont des lycéens ou des étudiants qui révisent leurs cours et font leurs devoirs sous les éclairages de l'immense avenue, malgré l'agression permanente des moustiques. Mais, voyez-vous, déserte à cette heure et à l'écart des quartiers, ils ne peuvent rêver meilleur endroit pour étudier. Ça vous étonne, n'est-ce pas ? ponctua-t-il. Alors, attendez un peu d'aller dans les quartiers noirs et vous comprendrez ! Dans des cases de fortune, aux murs en torchis, aux toits en tôle ondulée, au sol en terre battue, des familles d'une dizaine de personnes vivent là, sans eau courante, sans électricité, sur quelques mètres carrés, et dans une

Entre deux mondes

promiscuité invraisemblable. Entre la lumière vacillante de la lampe à pétrole qui fatigue les yeux, la sono du bar voisin qui crache les rengaines d'un groupe local et le calme de cet endroit bien éclairé, ces jeunes ont choisi le meilleur parti. Ils fuient leur domicile et se retrouvent ici chaque soir pour travailler jusque tard dans la nuit.

— Mais, dites-moi, ils ne doivent pas être très en forme le lendemain, à l'heure d'aller au lycée ! s'exclama Sarah.

— Probablement ! rétorqua le conducteur. D'autant qu'ils doivent faire plusieurs kilomètres à pied pour aller à l'école. Quand vous serez en fonction, ne vous étonnez donc pas de voir quelques-uns de vos élèves dormir sur leur banc, ivres de fatigue ! Minés par le paludisme et la bilharzie, leur marche forcée pour se rendre au lycée et leur estomac vide qui geint, ils craquent en fin de matinée et s'endorment. Vous verrez, vous n'aurez alors rien d'autre à faire que de les laisser tranquilles ! C'est triste mais c'est comme ça ! Tout va à vau-l'eau ici ! Enfin, bref, c'est l'Afrique et il faudra vous y faire...

Ce pays marchait apparemment sur la tête et Sarah se demanda sur quelle galère elle s'était embarquée. Elle s'enfonça dans son siège pour ne plus voir le paysage nocturne et ne plus entendre le bavardage des deux hommes. À la façon

Entre deux mondes

d'un escargot rétracté dans sa coquille, elle attendit sans mot dire l'arrivée à l'hôtel.

— Voilà, nous y sommes ! entendit-elle dans son demi-sommeil.

Le moteur à l'arrêt, ses deux compatriotes étaient déjà descendus que Sarah ne réalisait toujours pas qu'elle était au terme du voyage. Prostrée sur son siège, la lueur de l'enseigne lumineuse — où s'inscrivait en lettres blanches sur fond rouge *Saint Sylvestre* — répandait dans le véhicule une lumière douceâtre qui flattait sa paresse. Elle serait restée là à dormir jusqu'au matin, sans le sens des convenances pour l'obliger. D'autant que ses amis s'étaient installés dans le vestibule de l'hôtel et l'attendaient. Elle mobilisa tout son courage et sortit du véhicule pour les rejoindre.

Les baies vitrées du rez-de-chaussée permettaient, d'un seul regard, d'embrasser le vaste hall du bâtiment. À gauche, une table basse et quatre fauteuils servaient de camp retranché à des africaines éméchées qui discutaient en consommant les images de la télévision qui se trouvait à leurs côtés et les cannettes de bière qui s'entassaient sur la table. Sur la droite, une rangée de sièges s'alignait, dans l'attente d'hypothétiques touristes, jusqu'à un grand escalier sous lequel un bassin était encastré, troublé seulement par le clapotis d'un jet d'eau et les frasques d'un jeune caïman. Sarah passa le seuil de la porte comme

Entre deux mondes

un somnambule, sans prêter attention aux commérages bruyants des femmes qui la dévisageaient avec effronterie. Elle n'avait qu'une hâte : dormir.

— André ! lança leur guide au veilleur de nuit qui somnolait devant son standard téléphonique, affalé sur un imposant registre, le dos à une kyrielle de clefs accrochées au mur.

— Eh ! André, réveille-toi, nom de dieu ! jura-t-il en le secouant énergiquement par l'épaule.

L'homme, les yeux mi-clos, se redressa et sourit en reconnaissant son interlocuteur.

— Ah, c'est vous, *Patron* !

— André, tu vas me trouver tout de suite deux chambres pour ces coopérants qui viennent d'arriver. Il faut les loger pour quelques jours avant qu'ils obtiennent leur logement de fonction. Tiens, voilà un *Bon Pour* de 50 000.00 francs C.F.A qui m'a été remis par le *Service Centrafricain de l'Aide et du Logement* ! Avec ce bout de papier, ces deux profs doivent pouvoir rester au moins cinq jours, à moins qu'ils ne restent six mois...

— Je regrette, *Patron*, mais je ne peux pas vous satisfaire, ordre du Directeur de l'hôtel ! Vous connaissez aussi bien que moi la situation, *Patron* ! Non seulement nous tournons quasiment à vide tout au long de l'année mais encore nos

Entre deux mondes

rare clients, hébergés au titre de la Coopération par l'État Centrafricain, restent nos éternels débiteurs car le *S.C.A.L* ne paie jamais leur séjour en francs C.F.A mais en *Bon Pour*...

— Ça, mon vieux, je ne veux pas le savoir, c'est ton problème et pas le mien ! Allez, vite, donne-moi deux chambres puisque j'ai le *Bon*. Monnaie de singe ou pas, dépêche-toi, André, il est minuit passé et je veux aller me coucher.

— Je regrette, *Patron*, c'est pas possible. Vraiment, tu abuses trop, *Patron*, avec tes coopérants, tu abuses trop ! Tu veux qu'on les loge et on nous paie jamais.

— J'abuse ! Mais tu te fous de moi, André, tu te fous vraiment de moi ! Regarde-moi, est-ce que c'est moi qui abuse par hasard ou ton grand chef à toi, hein ? rugit-il, se tournant de côté vers une vitrine à l'intérieur de laquelle on pouvait lire, gravé sur une plaque de marbre : *Je n'ai qu'un seul devoir : sortir la Centrafrique du sous-développement*, signé Jean Bedel Bokassa. Est-ce ma faute à moi si l'administration de ton pays n'honore pas ses dettes ; si les caisses de l'État sont vides et si l'argent fout le camp dans la poche de *Papa Bok* ! Est-ce ma faute, dis ? J'abuse ! Ah ! tu en as du culot, André, de me dire ça.

Entre deux mondes

Médusé par la violence de la répartie et terrifié à l'idée des conséquences qu'elle pouvait avoir pour lui — dans un pays où la délation était érigée en devoir — André craignit qu'une des filles présentes ne rapporte ces propos à la Police. Il se résolut donc à se débarrasser au plus vite de ce gaffeur qui le menait droit à N'Garaba, prison où l'on rentrait vivant et sortait mort. Il se leva précipitamment, prit deux clefs au hasard et les tendit à Sarah et à Jean qui montèrent aussitôt à leur chambre, après avoir souhaité un rapide bonsoir à leur tonitruant ami.

C'est l'amour, *Patronne* !

— En haut de l'escalier, prenez le couloir de droite ! Mais, faites attention, ça glisse, y a une canalisation qui fuit ! avait lancé André, le nez dans ses écritures tandis que Jean et Sarah gravissaient l'escalier.

Entre deux mondes

Parvenus à la dernière marche, ils suivirent la consigne et s'engagèrent dans un corridor tapissé d'une moquette imbibée d'eau et maculée de taches qui



distillaient, par endroits, une écoeurante odeur d'égout. Seule une fuite dans l'évacuation des eaux usées pouvait expliquer pareille incongruité dans cet hôtel de prétendu standing !

Sarah s'arrêta devant le numéro 227 et abrégéa les formules de politesse pour échapper à la puanteur. Elle salua son collègue et entra dans sa chambre. Un minuscule vestibule desservait, sur la gauche, la salle d'eau équipée de toutes les commodités ;

Entre deux mondes

en face, la chambre impersonnelle meublée de deux lits jumeaux ; sur la droite, la porte verrouillée d'une pièce contiguë. Trop fatiguée pour inspecter davantage les lieux mais bien décidée à se détendre avant de s'endormir, Sarah posa sa valise et s'allongea pour lire quelques instants. Une demi-heure passa quand elle se sentit piquer du nez. Un bain et vite au lit ! Elle se dirigea vers la baignoire, ferma la bonde et ouvrit le robinet. Elle se déshabilla dans la foulée et s'immergea dans l'eau chaude, heureuse de sentir enfin son corps se détendre. Elle se prélassait depuis quelques minutes, gagnée par la chaleur qui ramollissait ses membres quand trois petits coups secs à la porte la sortirent brusquement de sa torpeur. Elle songea qu'il s'agissait sans doute de Jean venu lui demander un service. Elle noua une serviette autour de ses seins et alla ouvrir toute ruisselante.

Une adolescente se tenait devant l'entrée, a priori aussi surprise qu'elle, à voir le mouvement de recul qu'elle esquissa.

— C'est pas la chambre du blanc ? bredouilla-t-elle.

— Non. Pourquoi ?

— C'est l'amour, *Patronne* ! Mais je me suis trompée de numéro. Tu sais où il couche, le blanc ?

Entre deux mondes

Sarah restait bouche bée, stupéfaite de voir une femme aussi jeune se jeter ainsi dans les bras du premier venu. Elle restait cachée derrière la porte et ne laissait paraître que sa tête et ses cheveux mouillés.

— Écoutez, vous êtes peut-être l'amour mais, moi, je suis crevée et je veux dormir. Allez, laissez-moi et bonsoir !

Sarah était agacée par ce contretemps qui l'empêchait de profiter d'un repos bien mérité. Elle allait claquer la porte pour interrompre la discussion lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. La fille prise de panique s'engouffra précipitamment dans la chambre avant même qu'elle puisse s'interposer.

— *Patronne*, vite, vite, ferme la porte ! C'est le gardien de l'hôtel. S'il me voit là, dans le couloir, il va m'attraper et me conduire à la Police ! Vite, ferme la porte !

Sarah, interloquée et lasse, s'exécuta puis tourna machinalement la clef dans la serrure.

— Quel est votre nom ?

— Leïlha.

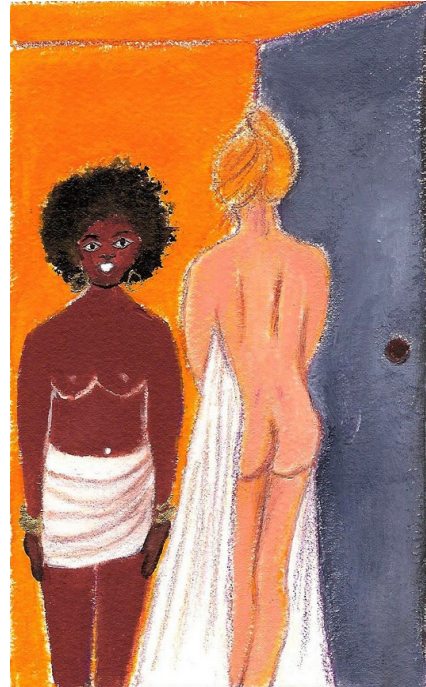
— Écoutez, Leïlha, j'étais en train de me laver. Asseyez-vous sur un des lits, le temps que l'autre finisse son inspection. Quand il l'aura terminée et que vous

Entre deux mondes

voudrez partir, inutile de me déranger. Claquez simplement la porte derrière vous ! Je ne vous en voudrai pas.

Elle avait à peine regagné la salle de bain que Leïlha la suivait, indifférente à ses paroles. Sarah tardait à retirer sa serviette et, les pieds dans l'eau, la regardait l'air étonné, décontenancée par sa désinvolture.

Avec son visage rond et ses joues pleines, ses lèvres lippues et son nez large, cette belle de nuit touchait moins par l'harmonie de ses traits que par la pétulante vivacité de son regard. En effet, si sa face au teint d'ébène dégageait une franche gaieté et si son sourire découvrait des dents superbes qui subjuguèrent par leur blancheur nacrée, seuls ses grands yeux pétillants confondaient par leur malice. Sarah crut d'ailleurs discerner dans leur dérangeante fixité une pointe de curiosité à l'égard de sa



Entre deux mondes

nudité, à croire qu'elle voyait pour la première fois une femme blanche, nue. Elle en fut troublée mais se ressaisit.

Leïlha portait un boubou de guipure blanche qui cachait mal, sous les motifs en dentelle, un pagne autour des hanches et des seins à l'air. Elle souriait, debout dans l'entrée, appuyée à l'huisserie de la porte.

— Tu sais, *Patronne*, toi et moi on est fait pareil. Sois donc à l'aise avec moi et prends ton bain comme si de rien n'était !

À cette sortie mordante, consciente qu'elle ne pouvait rester ainsi sans sombrer dans le ridicule, Sarah dénoua immédiatement sa serviette et s'enfonça dans la baignoire.

Cette juvénile effronterie qui perdait étrangement toute vulgarité dans sa bouche, décontenançait Sarah. Oui, c'était incroyable mais cette Leïlha était tellement simple, nature et spontanée dans sa façon d'être qu'elle ignorait la honte, le ridicule et la retenue. C'était d'ailleurs là que résidait tout son charme.

Comme si elles se connaissaient de longue date, Leïlha se pencha en avant et — croisant ses bras pour saisir, à hauteur des genoux, la dentelle du boubou — se redressa, éleva ses mains et passa par-dessus sa tête l'ample vêtement. Puis, d'un geste brusque, elle jeta dans l'encoignure, juste au-dessous du lavabo, l'étoffe qui la paraît si joliment, ne se souciant même pas de la plier. Seul le

Entre deux mondes

pagne cachait encore son sexe. Alors, elle tira sur l'extrémité qu'elle avait rabattue sous le tissu qui entourait sa taille et, par quelques ondulations de son corps, le fit glisser le long des jambes. Elle était nue. Sans poitrine : à peine si ses tétons pointaient sous la poussée des jeunes seins ! Sans hanches ni fesses : à peine si son bassin s'élargissait pour recevoir et féconder la vie ! Sans toison au pubis : à peine si quelques poils ombraient la chair tendre du ventre ! Ce corps de gamine où la rondeur allongée des cuisses et le galbé saillant des mollets tardaient à paraître, s'offrait pourtant... Sarah était ahurie. Se pouvait-il donc que Leïlha pimente les saveurs sucrées de l'exotisme au goût amer de sa peau douce, poussée par l'existence à perdre sa dignité pour gagner sa vie ? Citadine à la dérive, se pouvait-il donc qu'elle dilapide son adolescence à se vendre, sans regret et sans remords, avec, dans son diable de corps, la farouche détermination de jouir à tout prix ? Car demain — peut-être le pressentait-elle inconsciemment — le temps des amours passé et le temps des profits clos, femme décatie, minée par le whisky et la syphilis, son heure viendrait de végéter dans quelque fange du quartier noir, catin déchue, avec comme seul baume à sa déchéance, le mépris de ses compatriotes et la pitié des blancs. Son destin était-il là ? Dans cette partie d'échecs, tôt ou tard, Leïlha petit pion noir serait mise mat par les fous blancs. Rien n'y ferait, ni sa candeur, ni son allant, ni son bon

Entre deux mondes

cœur ! La flambeuse serait perdante, les dés pipés, les règles trop compliquées. Trop de folies ponctueraient ses nuits, trop d'humiliations annihileraient sa fierté, trop de vices pervertiraient sa nature...

— Eh, dis donc, t'en fais une tête ! Tu rêves ou quoi ?

Sarah regardait avec tendresse son invitée violer le cours de ses réflexions, surprise par l'apostrophe.

— Attends, c'est moi qui vais te laver !



Sarah restait pantoise, désarmée par cet aplomb incroyable. Les événements s'enchaînaient si vite qu'elle ne pouvait les contrôler, trop exténuée de fatigue. Elle restait immobile, incapable de faire un geste, l'esprit et le corps ramollis par l'eau chaude du bain. Oh, adviennent que pourra, à la fin ! se surprit-elle à penser. Que des mains viennent errer sur sa peau, pourquoi pas ? N'aimait-

Entre deux mondes

elle pas se faire masser dans des centres de beauté, à Paris ? Alors va pour une séance de lavage ! songea-t-elle de guerre lasse.

Leïlha vint plaquer ses cuisses contre la baignoire pour se pencher et saisir le savon posé près du robinet. Sarah fermait les yeux, gênée par la vue de son pubis juste à hauteur de son visage, quand Leïlha se redressa d'un mouvement de rein et enjamba la bordure d'émail pour s'immerger à son tour dans l'eau.

— T'en reviens pas de ce qui t'arrive, hein ? Tu sais, moi aussi ! Tiens justement, vois comme c'est drôle la vie ! Avant que tu arrives à l'hôtel, je discutais avec une copine. Elle a rencontré cet après-midi, au *Minerva*, deux planteurs venus se ravitailler à Bangui. Eh bien, ils voulaient la prendre en même temps, chacun d'un côté ! Elle a refusé tout net. Alors, ils ont sorti dix billets de 5 000.00 fcs C.F.A, tu te rends compte, 50 000.00 fcs ! Ma copine était folle. C'était la première fois qu'elle voyait tant d'argent de sa vie. Pourtant, je la connais, elle est pas nouvelle, elle promène depuis au moins deux ans ! Du coup, elle s'est laissée faire... Sans retirer leur pantalon, ils lui ont dit de se déshabiller et, debout, ils l'ont prise en sandwich. L'un l'enculait, l'autre la baisait pendant qu'elle se pendait au cou d'un des mecs, ses jambes autour de ses hanches. Et les deux blancs s'enlaçaient pour mieux la coincer entre leur poitrine. Elle pouvait à peine respirer. Et puis elle avait si mal au cul qu'elle s'est mise à pleurer, les

Entre deux mondes

suppliant d'arrêter. Eux, ils s'en foutaient. Ils lui ont dit de la fermer si elle voulait son argent et ils ont continué à lui faire l'amour jusqu'à ce qu'ils *experment*.

— Qu'ils quoi ?

— Eh bien oui ! Qu'ils se vident en elle.

Chaque plan de ce scénario sordide, Sarah les voyait défiler devant ses yeux, effarée.

Comme décor, l'hôtel... Une pièce impersonnelle et triste pareille à cette chambre et, dans la chaleur insupportable de l'après-midi, le ronronnement feutré du climatiseur, dispensateur d'une brise fraîche !

Comme acteurs, deux hommes... Las de six mois de solitude et de trois jours de route, éreintés par leur expédition à travers la brousse, avec leur faciès hirsute, leurs traits tirés, leurs cheveux crades et leurs habits couverts de poussière ! Butors déboussolés par leur relégation au bout du monde, logés dans des concessions en pleine forêt tropicale, le plus souvent dans des baraquements de pionniers délabrés et inconfortables, confrontés à l'isolement, aux maladies, aux moustiques, avec comme seul horizon les plants de café et comme seule société l'ethnie *Pygmée* employée sur la concession, ces rudes aventuriers, lorsqu'ils se rendent dans la capitale, rêvent, le jour, de la

Entre deux mondes

compagnie des femmes blanches comme d'une oasis où retrouver leur humanité perdue ; la nuit, de la couche des femmes noires comme d'un lupanar où assouvir leur animalité souveraine, toujours en quête, entre deux alcools et deux lubies, de cette perle rare qui concilierait, dans leur nid d'aigle, les charmes et la tendresse de l'épousée blanche avec la sensualité et la docilité de la maîtresse noire...

Enfin, comme figurante... la sauvagienne délurée ! Heureuse de trouver là l'occasion de jouer, demain peut-être, le grand rôle de sa vie : *La mariée-du-blanc*, elle vient chaque soir, riche d'illusions et d'espérance, au *Minerva*, tourner en studio son bout d'essai pornographique, prête à toutes les audaces pour susciter l'attachement d'un quelconque metteur en scène, minable et pervers...

— Et vous, vous sortez parfois avec des planteurs ?

— Moi, jamais ! D'abord ce sont de vieux cochons la plupart du temps. Ensuite, à moins qu'ils veuillent te faire une de leurs saletés, ils donnent pas beaucoup d'argent. Tout juste 2 000.00 fcs C.F.A ! À peine de quoi acheter du manioc pour la semaine et même pas de louer une case au quartier ! Alors, moi, je vais jamais au *Minerva* où qu'ils dorment ! Je préfère promener au *Saint*

Entre deux mondes

Sylvestre ou au *Rock Hôtel* où il y a des jeunes coopérants qui paient bien et qui nous achètent de belles robes, des chaussures et tout...

Leïlha était heureuse de discuter avec Sarah qui prêtait une oreille attentive à son bavardage. Elle avait posé le savon pour s'installer confortablement, face à sa compagne, à l'autre extrémité de la baignoire. Ses jambes plaquées contre sa poitrine, ses seins à fleur d'eau, elle enlaçait ses genoux de ses bras, et la tête bien calée sur ce reposoir, dévisageait Sarah sans cesser de conter ses anecdotes. Bientôt, par goût de la provocation, elle s'adossa à l'émail, posa sa nuque sur le bord, étendit ses bras de côté et, sa poitrine dégagée, entrouvrit ses cuisses, exhibant les chairs roses et plissées de son sexe...

Sarah fit mine de ne pas être troublée, pour la seconde fois.

— Mais, dites-moi, à propos, comment avez-vous fait pour nous trouver ce soir ? Vous n'étiez pas à l'hôtel quand nous sommes arrivés ?

— Si, mais pas à la réception ! Moi, j'étais dans le patio. Tu verras demain. Le *Saint Sylvestre* est construit en fer à cheval. Entre les deux ailes du bâtiment, il y a un grand jardin avec piscine, restaurant et bar. Moi, ce soir, ça n'avait pas marché, j'avais promené pour rien. Alors, je m'étais installée là, avec quelques copines et on se racontait des histoires. Vers minuit, une des femmes que tu as vues, assises devant la télévision, nous a annoncé votre arrivée. Comme elles

Entre deux mondes

étaient trop soûles pour monter vous voir, j'ai guetté quelles fenêtres s'éclairaient et je suis partie aussitôt.

— Et c'est comme ça chaque soir ?

— Non ! Je vais promener au *Rock* presque toutes les nuits. C'est une boîte où les blancs se retrouvent pour boire et danser. Ce soir, j'ai pas pu à cause de la Police Militaire qui patrouillait le long du fleuve. Ils avaient arrêté des copines et les avaient bastonnées sauvagement avant de les conduire à la Marine. Du coup, j'ai préféré rester en ville car ils viennent rarement par ici. Et si je t'avais pas rencontrée tout à l'heure, je serais rentrée à la *Kouanga*. C'est le quartier où j'habite, tout près d'ici.

Dans la bouche de Leïlha, le déballage de toutes les roueries du sexe, exposées avec un aplomb qui frisait l'impudence, laissait Sarah perplexe. Leïlha, avec sa frimousse de clown, avait une expérience plus grande qu'elle ne l'avait elle-même avec sa trentaine et ses diplômes. Fille de notables, hier dans les limbes d'une enfance protégée, aujourd'hui libre et autonome, Sarah avait traversé l'existence sans connaître de privations. Elle était, du coup, touchée par cette femme qui faisait si tôt l'apprentissage de la vie. Et, bien que ces vicissitudes ne paraissent pas entamer sa frivole insouciance et son inaltérable joie de vivre, Sarah ne pouvait s'empêcher de songer aux chemins tortueux qui

Entre deux mondes

avaient conduit Leïlha, en quelques mois, de la brousse au trottoir, de la solidarité tribale à l'amour vénale. Hélas, l'heure n'était plus à la compassion ou à l'attendrissement. Son esprit brumeux s'égarait à la lisière du sommeil. Encore quelques minutes et elle s'endormirait, soûle d'émotions, dans cette couche aquatique, le corps amolli par les caresses de l'eau. Alors, incapable d'attendre que Leïlha la savonnât comme elle en avait manifesté le désir, elle se leva, prit une serviette et s'ébroua.



— Allez ! Profitez du bain aussi longtemps que vous voulez. Moi, je vais me coucher.

Sarah passa dans la chambre pendant que Leïlha se prélassait toujours dans la baignoire, profitant de ce plaisir inattendu que l'existence lui octroyait. Elle appuya sur l'interrupteur pour mettre en marche le climatiseur, tira les doubles rideaux, puis, draps et couvertures rejetés, s'effondra sur le lit le plus

Entre deux mondes

proche, sombrant en un instant dans un profond sommeil, oublieuse de sa compagne.

En ce matin, sur sa bouche, ses lèvres...

Habitée à quitter ses amants dès l'aube, pour ne pas subir la hargne populaire des femmes de marché installées par petits groupes le long des rues, les unes pour vendre leurs bananes, leurs cacahuètes, leurs papayes ; les autres pour préparer la cuisson des beignets, transvaser le vin de palme ou griller les brochettes, oui, pour éviter ces harpies qui accablaient d'injures l'adolescente qui osait quitter sous leurs yeux la maison du blanc — diatribes féroces qui conduisaient droit au poste de Police si les mégères trouvaient à qui parler, la gamine répondant à l'humiliation par l'insolence, revendiquant fièrement son statut de catin qui procurait indépendance et vie facile alors qu'elles vivaient dans la misère et le désespoir ; revendiquant ostensiblement sa chance de côtoyer des blancs industriels alors qu'elles vivaient avec des soûlards et des parasites — oui, pour fuir cette engeance, Leilha se levait chaque matin vers cinq

Entre deux mondes



heures. Elle réveillait son compagnon pour demander la juste rémunération de sa prestation puis quittait discrètement la résidence à l'heure où le soleil commençait à se lever, croisant dans la concession la sentinelle qui ronflait en toute quiétude, payée qu'elle était, au *Pays d'Ubu*, non pour veiller mais pour dormir. Aussi, ne s'étonnait-elle pas aujourd'hui d'être, une fois encore, la première éveillée alors que Sarah dormait sur l'autre lit, allongée sur le dos complètement nue.

Les doubles rideaux de velours vert opacifiaient les premières lueurs du jour, dispensant dans les ténèbres mourantes une lumière douce et ténue, d'un vert tendre et changeant, que traversaient à tout instant des milliers de poussières en suspension, pareils à des poissons exoti-

Entre deux mondes

ques nageant entre deux eaux, dans le fond verdâtre d'un aquarium. Dans cette atmosphère marine où les tonalités chatoyantes du vert, largement dominantes, jetaient sur les murs, les draps, les meubles, mille reflets, Leilha se sentait tout alanguie, gagnée par cette quiétude d'eau dormante qui régnait dans la chambre. Ravie de laisser son corps s'éveiller à la clarté du jour, d'étirer ses membres à son aise, de profiter quelques instants encore de cette ambiance feutrée, Leilha renonça à partir maintenant, conquise par cette douceur de vivre qui transfigurait une banale journée de novembre.

Elle était couchée sur le côté et détaillait à loisir le corps de Sarah, allongée sur l'autre lit. Elle observait avec un plaisir non dissimulé ce visage étranger figé dans le sommeil, cette poitrine guère plus généreuse que la sienne, ces bras pâles et délicats, enfin, ces longues et sveltes jambes. Voir cette femme couchée sur le lit comme si elle s'offrait à quelque esprit de la Terre ; voir cette blanche qui savait rire, parler, écouter, figée à cette heure dans une posture pleine d'abandon ; oui, voir Sarah endormie la troublait. Elle était touchée par l'extrême pâleur de son corps, par l'éclat de sa peau diaphane, d'une blancheur comme elle n'en avait jamais vue, marquée au sceau d'une minuscule tache noire : un grain de beauté à son sein droit. Sarah, belle endormie grande et longiligne, la charmait. Elle suivait avec attention ses moindres mouvements et

Entre deux mondes

traquait le plus petit tressaillement des muscles, émue par cette vie sourde qui se manifestait par intermittence. Quand bien même fut-elle souterraine et ses manifestations sporadiques, elle bouillonnait là et Sarah attendait celle qui la réveillerait, comme en témoignaient la légère agitation de ses seins à chaque respiration, les imperceptibles ondoiements de son ventre et les tremblements réguliers de sa main posée sur son pubis.

Soudain, un étrange sourire qui avait du baiser tout le charme secret : de l'infinie tendresse au total abandon, s'esquissa sur les lèvres de Sarah. À croire qu'elle accédait à un monde de voluptés, son corps s'éveillait, attisé par un feu qui naissait dans son ventre. Aux ténèbres du sommeil succédaient tout à coup de vifs éclats de lumière, aussi saisissants que le bouquet d'un feu d'artifice. Sensation d'un embrasement progressif de son être, par paliers dont l'intensité allait crescendo, des émois l'étreignaient, secouant son corps de spasmes de plus en plus rapprochés. Ses membres tremblaient par à-coups, un léger râle s'échappait de sa bouche et elle cambrait ses reins, transportée par un flot d'émotions. Parallèlement, sur l'écran de ses paupières encore closes, des séquences précipitées se succédaient, pareilles aux images saccadées d'un film muet. Sarah était emportée dans une sorte de maelström, au rythme des tré-

Entre deux mondes

pidations de plus en plus rapprochées qui s'emparaient d'elle. Une énergie obscure se dispersait dans ses flancs, puisant sa force — elle le pressentait vaguement — dans quelque chose d'extérieur qui titillait sa chair.

La lueur aveuglante de déflagrations rougeoyantes sur sa rétine... Des picotements incontrôlables à la surface de sa peau... Un ébranlement soudain de ses membres... Une contraction brutale de tous ses muscles... Sarah était brusquement chavirée par un flux violent de sensations. Elle s'arc-bouta, laissant échapper



per des cris de sa bouche, puis se recroquevilla sur elle-même, toute frémissante de la tête aux pieds, regroupée en position fœtale pour s'abandonner totalement.

Sarah découvrait l'orgasme... Elle était toujours envahie d'émotions lorsqu'elle entrouvrit les yeux et porta un regard hésitant à l'en-tour. Dans la pénombre de la chambre, au beau milieu de la nuit, Leïlha la veillait, accroupie

Entre deux mondes

près d'elle, profilant sa silhouette sur le mur. Et soudain, sans que Sarah ne s'y opposât, Leïlha posa sa main sur ses hanches, l'invitant par une faible pression à se remettre sur le dos. Sarah se tourna et s'allongea dans un état second, livrant son corps nu au regard de Leïlha.

Et, avant même qu'elles ne profèrent un seul mot, Leïlha se pencha sur elle et posa un baiser sur sa bouche, ses lèvres couvertes encore des humeurs intimes et chaudes de sa compagne. Et, emplies d'un bonheur indicible, elles s'embrasèrent longuement, goûtant toutes deux le fruit amer de ses entrailles. Puis, elles s'endormirent



Entre deux mondes

de nouveau, enlacées l'une à l'autre, ravies de l'étroitesse du lit qui les obligeait à se blottir ainsi...



Quand Sarah se réveilla en milieu de matinée, elle mit un certain temps à réaliser qu'elle était seule. Leïlha avait profité de l'aube pour s'éclipser sans crier gare et, pour la première fois, sans réclamer son dû.

— Se pourrait-il donc que j'ai rêvé ? s'interrogea Sarah.

Un pincement au cœur l'envahit. Elle réalisait seulement à cette seconde ce qui lui était arrivé durant la nuit. Elle se dirigea vers la salle de bain pour prendre une douche, désappointée et triste.

Sa première journée d'enseignante à Bangui commençait mal, avec l'impression d'un manque en soi : celui d'un bonheur fugace entrevu un instant et irrémédiablement perdu !

Table des matières

Un vol haut en couleurs	Page 01
Premières impressions	Page 09
<i>Au Pays d'Ubu</i>	Page 17
C'est l'amour, <i>Patronne</i> !	Page 26
En ce matin, sur sa bouche, ses lèvres	Page 40

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de copier texte et illustrations ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur et de l'illustratrice. Tout droit réservé.